

# Penseur et révolutionnaire

Gleb Krjijanovski

*Source : Lénine tel qu'il fut. Tome 2. Moscou, Editions en Langues étrangères, 1959, pp. 724-736. Notes MIA.*

J'ai connu Lénine au cours de trente ans, aussi conçoit-on que nous nous soyons rencontrés à propos de toute sorte de questions. Mais je ne crois pas me tromper en disant que nos entretiens des cinq dernières années ont eu un caractère nettement technique. En d'autres termes, il voyait en moi avant tout un technicien, avec lequel il tenait à discuter les sujets qui l'intéressaient. Je ne parle pas des billets à mon adresse, qui se rapportaient à quelque invention ou au sort d'un inventeur. De nombreux témoignages prouvent aujourd'hui que Lénine s'est préoccupé, en vrai camarade, du destin personnel d'une multitude de gens. Parmi ces personnes, il y en avait beaucoup qui ne lui étaient rien personnellement, ni du point de vue du parti, et qui l'intéressaient exclusivement comme promoteurs de telle ou telle idée technique, surtout si la réalisation de cette idée pouvait exercer une influence progressiste, révolutionnaire.

Aux rares instants de loisir dont Lénine disposait pour les causeries amicales, je savais que le meilleur moyen de le distraire de ses graves soucis était de lui parler des nouveautés de la science, notamment des dernières conquêtes de la technique. Et naturellement, il s'intéressait surtout à celles qui pouvaient trouver une application immédiate chez nous, en Russie. Car Vladimir Ilitch alliait d'une façon merveilleuse les qualités d'un grand penseur à celles d'un révolutionnaire actif. Celles-ci le poussaient constamment à agir jusqu'au bout, renversant tous les obstacles qui se dressaient sur le chemin de l'idée juste.

La lutte était son élément préféré. Il savait trouver aussitôt l'application pratique, absolument concrète, des idées formulées dans une conversation dont le sujet semblait abstrait. C'est d'autant plus précieux que nos conditions objectives réclamaient et réclament toujours d'urgence cette mise en pratique immédiate.

La Révolution d'Octobre imposait à nos économistes un rôle de pionniers. L'immense pays venait de sortir d'un sommeil séculaire. Nous ne connaissions littéralement que l'abc de l'étude de nos ressources naturelles. Or, Lénine s'en rendait parfaitement compte, il jouissait plus que n'importe qui de l'autorité nécessaire pour passer d'une théorie juste à la pratique concrète, et pouvait abréger au maximum les douleurs de l'enfantement de la Russie nouvelle, soviétique. Aujourd'hui en relisant attentivement notre correspondance et en feuilletant mes mémoires, je vois mieux que jamais quel était le don d'anticipation de cet homme, quel sentiment il avait de la vérité, de la juste proportion des choses et combien de fautes, qui semblaient siennes, étaient commises en réalité par nous, ses collaborateurs.

La rapidité avec laquelle Lénine se retrouvait dans les questions techniques les plus complexes m'autorisait à affirmer en plaisantant que nous étions tous fort lésés par le destin qui lui avait fait consacrer ses années d'études à la jurisprudence et non à la technique. Mais ce qui rendait sa coopération inestimable pour nous, les techniciens, ce n'était pas seulement sa rapidité à saisir l'essence de la question, c'était surtout sa nature active, toujours prête à lutter, à renverser des obstacles susceptibles d'arrêter les moins timorés. S'il est vrai que le véritable technicien est avant tout un lutteur, il est certain que Vladimir Ilitch possédait de grandes aptitudes pour la création technique.

L'année 1921, cette sombre année de famine, était, selon moi, la dernière goutte qui fit déborder le calice d'épreuves échues à Lénine, et qui acheva d'épuiser ses forces.

Son état de santé au printemps de 1922 – la terrible insomnie qui lui empoisonnait déjà l'existence – nécessitait un repos prolongé et une bonne cure climatique. Le programme était bien conçu, mais, à notre grande douleur, nous ne réussîmes pas à le réaliser. La maladie progressa à un rythme accéléré et prit les devants. Néanmoins, le 6 avril 1922, à la veille de son départ présumé, Vladimir Ilitch m'écrivait :

*« Martens m'a dit hier que la présence de mines de fer d'une richesse inouïe était « démontrée » (vous dites « presque ») dans la province de Koursk. S'il en est ainsi, ne faudrait-il pas, dès le printemps :*

*1) y poser les lignes de chemin de fer indispensables ?*

*2) préparer la tourbière (ou les tourbières ?) du voisinage pour la construction d'une centrale électrique ?*

*Si cette considération ne vous semble pas superflue, écrivez à Martens (et 2 mots à moi). Martens veut se rendre là-bas dans trois semaines environ...*

*Il faut mener l'affaire avec le maximum d'énergie. Je crains fort que sans un triple contrôle elle ne tombe à l'eau. »*

Et voici un autre document caractéristique. [R. Klasson](#), éminent inventeur de l'extraction hydraulique de la tourbe, qui connaissait Lénine depuis les années 90, envoie au commissariat du peuple du Commerce extérieur, avec copie au Comité général de la tourbe, une lettre de sept pages, dans laquelle il se plaint de toutes sortes d'empêchements qui freinent la réalisation de ses projets. Il décrit son voyage à l'étranger et les nouveaux procédés d'extraction de la tourbe, qu'il a vus en Allemagne. Il mentionne entre autres les presses « Madruck » qui permettent de réduire mécaniquement à 60 % l'humidité de la tourbe brute.

Cette lettre m'a été transmise par Lénine, et il faut voir comme il en a rayé les sept pages de soulignements simples et doubles, de notes en marge, de points d'exclamation et d'interrogation. Klasson lui-même ne devait pas s'attendre à ce que chaque mot de sa missive soit analysé avec un tel soin. Les notes montrent qu'à l'opposé de Klasson, Vladimir Ilitch trouvait les prix réclamés par les firmes allemandes rien moins que modiques ; il insista pourtant, malgré toutes mes objections, sur l'essai de ce procédé chez nous, aux environs de Moscou. Je me souviens qu'il me demandait avec intérêt pourquoi 60 % d'humidité passait pour un progrès considérable et pourquoi Klasson estimait que l'assèchement ultérieur de la tourbe serait relativement facile. R. Klasson avait envoyé sa lettre de Berlin le 23 mars 1921, c'est-à-dire en plein effondrement de notre plan de semailles, lorsque, au dire des témoins, la chaleur torride faisait jeter à Vladimir Ilitch des regards inquiets vers le ciel sans nuages...

On appelait Lénine « le grand initiateur et inspirateur de l'électrification de la Russie ». Ces mots n'avaient rien d'exagéré. Si le rapport sur l'électrification de la Russie fut inscrit à l'ordre du jour du VIIIe Congrès des Soviets, c'est à Lénine qu'on le doit. Il a signalé dans une de nos causeries que cela n'avait pas été sans peine. Il fit sensation en informant le Congrès que les travaux de la Commission d'Etat d'électrification de la Russie (GOELRO)<sup>1</sup> devaient constituer une sorte de nouveau programme du parti. Un tonnerre d'applaudissements répondit à sa déclaration qu'aux congrès suivants les rapports des ingénieurs et des agronomes qui participaient à l'édification de la Russie soviétique, seraient chose commune !

---

<sup>1</sup> Goelro (*Gosudarstvennaya Komissia po Elektrifikatsi Rossi*) : Commission d'État pour l'électrification de la Russie, dont la constitution fut décidée lors du VIIIe Congrès pan-russe des Soviets qui s'est tenu à Moscou du 22 au 29 décembre 1920. Le plan d'électrification, prévu pour une durée 10 à 15 ans, projetait de construire 20 centrales thermoélectriques et 10 hydroélectriques d'une puissance totale d'1.500.000 Kilowatts/heure. Le plan fut essentiellement accompli en 1931, avec l'achèvement de l'immense barrage hydroélectrique du Dniepr.

L'idée même de l'électrification mûrissait depuis longtemps parmi nous autres techniciens, comme l'attestent la croissance réelle du réseau électrique et les nombreux rapports aux congrès électrotechniques de Russie. En 1912 fut élaboré le projet d'une grande centrale alimentée par les vastes tourbières du district de Bogorodskoïé, près de Moscou. En 1915, à un congrès de spécialistes de la tourbe et de l'exploitation des gisements de lignite aux environs de Moscou, je fis un rapport sur l'importance pour la Russie des stations régionales fonctionnant à la tourbe. La même année, parut une brochure de l'ingénieur E. Buchheim *Pour la libération économique de la Russie*, dont l'auteur faisait valoir l'importance de l'électrification. On y lit notamment : « *L'électrification de la Russie deviendra, tôt ou tard, une mesure pressante, indispensable au bien-être et à la productivité du pays...* »

On pourrait citer beaucoup d'autres exemples prouvant que, dès avant la guerre, l'idée de favoriser l'essor de notre économie par l'électrification hantait les esprits.

Il est cependant indubitable que l'électrification de notre économie nationale, partie intégrante d'un plan unique d'économie socialiste, est l'œuvre de Lénine et dépasse par son envergure et par sa qualité tout ce qui a été fait auparavant dans ce domaine.

Si ardent adepte de l'électrification qu'il fût, Vladimir Ilitch tenait suffisamment compte du retard de notre économie et de notre pénurie de capitaux. Il voyait tout cela et se le représentait assez nettement, ne fût-ce que du fait que pour nombre de ses ouvrages il se documentait aux sources premières de la statistique russe. Mais il savait aussi que le soc de la révolution sociale labourait en premier lieu les plaines de la Russie et que, par suite, le rôle de la technique y était difficile à surestimer.

Quelle que fût son audace révolutionnaire, Lénine était solidement campé sur le sol de la réalité ; il semblait même sortir des profondeurs de ce sol, car il possédait au plus haut point le don de pénétrer les pensées et les sentiments des masses populaires, comme s'il leur était rattaché par des liens de proche parenté. Cela se manifestait entre autres par la simplicité et une saveur toute populaire de son langage, par le caractère de ses expressions, si scientifique que fût sa pensée.

Nous, les techniciens, savons à merveille comme il importe dans notre travail d'avoir l'esprit hardi et d'être sûr de son fait. Je crois que ces traits, à leur tour, déterminaient le penchant de Vladimir Ilitch pour la technique et les techniciens. Je n'oublierai jamais une soirée passée au Kremlin sur l'invitation de Lénine, où nous vîmes un film représentant le travail dans les tourbières et comparant les vieilles méthodes d'extraction aux nouveaux procédés. Et je me rappellerai toujours nos causeries de ce soir-là, l'intérêt que Lénine manifestait pour nos succès dans l'industrie de tourbe, son animation joyeuse et ses paroles encourageantes...

Le problème de la tourbe contribua, en général, à initier Lénine aux questions d'électrification. En décembre 1919, lors d'un entretien que j'eus avec lui, je caractérisai en détail l'importance éventuelle de la tourbe dans notre bilan des combustibles et le rôle de son extraction dans la production d'électricité. Quelques heures après être rentré chez moi, je reçus un mot de Lénine :

*« Gleb Maximilianovitch !*

*Ce que vous m'avez dit de la tourbe m'intéresse vivement. Si vous écriviez un article à ce sujet dans la Vie économique (puis on le publierait en brochure séparée ou dans une revue) ?*

*La question doit être débattue dans la presse. »*

Et il avait joint à son message le plan de l'article, tracé de sa main.

L'article qu'il désirait parut en feuilleton dans la *Pravda*. Dans la deuxième quinzaine de janvier 1920, j'envoyai à Lénine un article sur l'électrification de l'industrie et je reçus de lui le 23 janvier la lettre que voici :

« Gl. M !

*J'ai lu votre article. C'est parfait.*

*Il en faudrait plusieurs de ce genre. On les publierait en brochure. Nous manquons justement de spécialistes qui voient grand ou qui savent prévoir.*

*Il faut 1) supprimer ou abrégé provisoirement les notes. Il y en a trop pour le journal (je parlerai demain au rédacteur). 2) Ne pourriez-vous pas ajouter un plan non pas technique (c'est naturellement là un travail collectif et de longue haleine), mais politique ou d'État, c'est-à-dire la tâche qui incombe au prolétariat ?*

*Par exemple : en 10 (5 ?) ans nous construirons de 20 à 30 (de 30 à 50 ?) stations, pour couvrir le pays de centrales d'un rayon d'action de 400 verstes (ou de 200, si nous ne pouvons faire mieux) ; à la tourbe, à l'eau, aux schistes, au charbon, au pétrole (passer en revue sommairement la Russie entière, très approximativement). On commencera dès maintenant l'achat des machines et des maquettes nécessaires. Dans 10 (20 ?) ans nous rendrons la Russie « électrique ».*

*Je pense qu'un « plan » pareil – une ébauche de plan, non pas technique, je le répète, mais d'État – est à votre mesure.*

*Il faut le donner tout de suite, pour captiver les masses par une perspective nette et attachante, présentée d'une façon populaire (sur une base absolument scientifique) : mettons-nous à l'ouvrage, et d'ici 10 à 20 ans nous rendrons électrique toute la Russie industrielle et agricole. Nous obtiendrons jusqu'à tant (milliers ou millions de CV ou de kilowatts ?? je n'en sais rien) d'esclaves mécaniques, etc.*

*Si vous faisiez, en outre, une carte sommaire de la Russie, avec les centrales et leurs rayons d'action ? À moins que ce ne soit prématuré ?*

*Je le répète, il faut captiver la masse des ouvriers et des paysans conscients par un grand programme pour 10 à 20 ans.*

*Nous en reparlerons au téléphone.*

*Votre Lénine.*

*P.S. Krassine prétend que l'électrification de nos chemins de fer est impossible. Est-ce bien ainsi ? Dans ce cas, ce sera peut-être possible d'ici 5 à 10 ans ? peut-être est-ce possible dans l'Oural ?*

*Si vous faisiez un article spécial sur le « plan d'État » du réseau de centrales électriques, avec une carte ou leur énumération sommaire (leur nombre) et avec les perspectives susceptibles de centraliser l'énergie du pays tout entier ?*

*Téléphonez-moi, je vous prie, en recevant cette lettre, et nous en parlerons. »*

Après cela, je rédigeai en quelques semaines une brochure intitulée *Tâches essentielles de l'électrification de la Russie*, et le camarade Bontch-Brouévitch, pressé par Lénine, dut faire diligence pour la publier. Bien entendu, cet opuscule, écrit à la hâte, ne pouvait servir que provisoirement, comme tract de propagande, et lorsque Lénine me proposa d'y mettre sa préface, je m'y opposai résolument, pour ne pas rattacher son nom à cette publication express.

La Commission d'État d'électrification de la Russie (GOELRO), organisée par moi et qui devait son existence exclusivement à Lénine, commença son travail à la fin de février 1920. Son activité intéressa vivement Vladimir Ilitch dès le début. Il fit la connaissance personnelle de plusieurs membres de la Commission et s'initia, par mon intermédiaire, aux secteurs principaux de notre travail. Il craignait tort

de nous voir nous confiner dans un cercle étroit d'intérêts et de personnes, et insistait que les choses fussent menées de façon à propager l'idée même de l'électrification.

Que les camarades se rappellent les circonstances où nous vivions au début de 1920, lorsque nous avions encore un front de guerre et que la ruine économique empêchait la satisfaction des besoins les plus pressants de l'État. Et tout cela s'appesantissait en premier lieu sur les épaules de Lénine, ces épaules prêtes à supporter avec une abnégation sublime le plus lourd fardeau, du moment qu'il s'agissait des intérêts du prolétariat.

Il m'invitait souvent, dans ces soirées d'hiver, pour discuter telle ou telle question relative à nos travaux, et écoutait attentivement ce que je lui disais des travaux analogues effectués en Occident. Qu'on se rappelle [l'entretien du romancier anglais Wells](#) et de Lénine sur l'électrification de la Russie. Wells était persuadé que l'électrification convenait à un pays comme l'Angleterre, tandis que pour les étendues désertiques de la Russie c'était une chimère. Il reconnaissait néanmoins que la conviction de Lénine l'avait ébranlé, et il admettait même la possibilité d'électrifier la Russie, si Lénine prenait l'affaire en main.

Oui, Vladimir Ilitch, qui connaissait parfaitement les possibilités de la science et de la technique, avait en outre la foi inébranlable dans les forces des travailleurs de Russie, réveillées par la tempête de la Révolution. Que de fois, après nos entretiens, je m'en allais moi-même ragaillardi, plus certain que jamais de notre victoire ! Et lorsque à la fin de 1920, dans ma préface au rapport du GOELRO au VIII<sup>e</sup> Congrès des Soviets de Russie, je parlai des mains vigoureuses des bâtisseurs de la vie, mon esprit n'évoquait pas seulement les millions d'ouvriers et de paysans, mais aussi l'image de leur guide hardi et impétueux, animé par la foi en leurs forces créatrices.

Un jour, en causant avec Lénine, je lui citai les chiffres de production des lampes à incandescence aux États-Unis. Compte tenu d'une population de 100 millions d'habitants, il se trouvait que cet éclairage à l'électricité était démocratique. Je me souviens que nous étions parvenus à la conclusion qu'après dix ans d'efforts inouïs, on pourrait, en régime soviétique, populariser les conquêtes de la science et de la technique à une cadence beaucoup plus rapide que les Américains. Tout le succès de l'entreprise dépendait de ce seul moment décisif : nulle part au monde il n'existait de contact aussi étroit, sincère, absolu, avec les grandes masses, lors de la mise en pratique d'une idée concernant les intérêts de ces masses. Ceci étant, les réalisations du domaine économique étaient inévitablement soumises à la loi générale énoncée par Marx et selon laquelle la productivité d'un acte historique est directement proportionnelle à l'importance des masses populaires qu'il intéresse. Certes, les visées de nos décrets devançaient parfois la réalité, mais ne recourons-nous pas sciemment à l'anticipation, voyant dans le décret, en plus de la formule sèche de la loi, le verbe vivant de la propagande ?

Quelques semaines après cet entretien avec Lénine, je reçus de lui cette lettre caractéristique :

*« Voici l'idée qui m'est venue à l'esprit.*

*Il faut faire la propagande de l'électricité. Comment ? Pas seulement par la parole, mais par l'exemple. Qu'est-ce que cela veut dire ? L'essentiel, c'est de la populariser. Il faut pour cela élaborer, d'ores et déjà, un plan d'éclairage électrique de chaque maison en R.S.F.S.R. C'est un plan à longue échéance, car nous n'aurons, de longtemps, ni les 20 000 000 (à 40 000 000 ?) d'ampoules, ni les fils, etc.*

*Il faut néanmoins faire ce plan tout de suite, même s'il est prévu pour plusieurs années.*

*Ceci en premier lieu.*

*Deuxièmement, il faut établir tout de suite un plan réduit et, troisièmement – c'est là l'essentiel – il faut savoir provoquer l'émulation et l'initiative des masses pour qu'elles passent aussitôt à l'action. »*

Comme ces lignes caractérisent bien le dynamisme de leur auteur et justifient le nom de « lampes d'Ilich » donné aux ampoules électriques dans nos vastes campagnes !

Pour terminer en 9 mois le rapport sur l'électrification, notre Commission dut travailler avec une hâte fébrile. Des chapitres entiers de ce livre étaient envoyés à l'imprimerie sitôt dactylographiés, sans qu'on eût le temps de les revoir, ou peu s'en fallait. Or, nous avions un premier lecteur extrêmement attentif et exigeant : Lénine avait réclamé un exemplaire des épreuves. Je me rappelle mes angoisses en attendant son coup de téléphone. Ce qui m'inquiétait surtout, c'était le chapitre sur la question agraire, dont Vladimir Ilich était très grand connaisseur et qui avait été si difficile à traiter du point de vue spécial de l'« énergétique ». Mais j'éprouve de la joie rien qu'au souvenir de son attitude envers notre ouvrage collectif.

Malgré ses lacunes et ses défauts, le destin de notre œuvre ne nous donnait pas de souci, car son critique et son premier lecteur était un homme dont les ennemis eux-mêmes ne contestaient pas la perspicacité. Elle témoigne que le même esprit génial et la même main de fer guidaient la révolution sociale et la technique moderne, dont l'union devait assurer une vie de bonheur et de fraternité.

\* \* \*

L'homme nous est cher dans toute la diversité de sa nature, surtout s'il est de l'espèce rare des génies dévoués à l'humanité. Or, c'est à cette catégorie qu'appartenait notre Vladimir Ilich Oulianov-Lénine, si simple, toujours accessible à son entourage le plus large, aimant avec abnégation les « laborieux et les opprimés ».

Si vous nous demandez à nous autres, vieillards, qui avons eu la chance de connaître Lénine, s'il n'avait pas de traits qui auraient pu être améliorés, nous serons unanimes à vous répondre : le « mieux » eût été l'ennemi du « bien », c'est le cas de le dire...

Au premier contact, on se sentait tonifié par le flux d'énergie qui émanait de ce lutteur passionné, ingénieux, favorisé par le sort et possédant une haute érudition. Son bon sens inné s'encadrait originalement d'une capacité universelle, d'une « somme d'intellect » extraordinaire.

L'on sait que Liszt recommandait au compositeur russe Borodine de se rappeler avant tout que les grands hommes ne craignent jamais d'être fidèles à eux-mêmes. Chez Lénine, cette manifestation éclatante d'une personnalité authentique, jamais camouflée, sautait aux yeux dès l'abord, et l'impression se confirmait à mesure qu'on le connaissait davantage.

Qu'il se rende à une séance du Comité central ou du Conseil des Commissaires du Peuple, qu'il s'apprête à parler à un meeting monstre dans un atelier d'usine (c'était pour lui particulièrement émouvant), qu'il prépare un discours au Théâtre Bolchoï, qu'il attende un visiteur chez lui, dans ces petites chambres intimes du Kremlin - il demeure toujours le même Vladimir Ilich Lénine, recueilli, armé pour la lutte contre tout ce qui empêche les hommes de vivre humainement, si simple et d'un si irrésistible pouvoir de persuasion.

Il ne disait que les vérités qu'il jugeait indispensables et il les disait carrément, sans se préoccuper du malaise qu'elles pourraient causer à nombre de ses auditeurs.

Le jacobin [Robespierre](#) veillait, paraît-il, à ce que son costume devînt aux yeux des masses un attribut spécifique de sa personne.

Lors de la première visite de [Louis Blanc](#) chez Karl Marx, celui-ci le surprit en train d'arranger sa tenue devant la glace du vestibule. Cela l'abassa aussitôt dans son estime.

Rien de pareil ne pouvait arriver à Lénine. Son costume était toujours simple, modeste, sans aucune prétention.

Je considère ma rencontre avec lui comme l'événement le plus heureux de ma vie, et son activité révolutionnaire comme le plus grand bonheur de notre patrie ; le fait qu'à l'époque à la fois glorieuse et critique que traverse l'humanité, le génie de Lénine se révèle toujours à de nouveaux millions d'hommes, est le facteur le plus sûr du progrès.

Et on ne saurait donner un meilleur conseil aux gens que celui de consulter fréquemment les œuvres de Lénine, d'étudier le trésor inépuisable qu'il nous a légué dans ses travaux, dans l'exemple de sa vie.

Que ces lignes de [Gorki](#) sont justes :

*« Il y avait en lui une sorte de magnétisme qui attirait les cœurs et les sympathies des travailleurs. » Et plus loin : « Il avait un rire charmant, le bon rire de celui qui, sachant discerner à merveille la sottise humaine et les ruses acrobatiques de l'intelligence, goûtait la naïveté enfantine des cœurs simples.*

*Giovanni Spadaro, un vieux pêcheur, a dit de lui :*

*— Seul un honnête homme peut rire comme ça. »*

Un jour un commissaire du peuple avec lequel j'étais toujours en contradiction et moi-même nous fîmes irruption dans le cabinet de Lénine, situé à côté de la salle du Conseil des Commissaires du Peuple – il avait confié ce jour-là la présidence à un autre. Le commissaire et moi faisons pleuvoir des accusations réciproques ; Lénine essaya d'abord de nous écouter, mais nous vîmes bientôt son visage se colorer, ses yeux pétiller de malice, et il rit aux larmes en s'écriant :

— Non, mais voyez-les : ils se figurent que je puis comprendre un traître mot du torrent de paroles qu'ils déversent !...

Et il ne restait aux adversaires acharnés qu'à rire avec lui. Oui, c'était vraiment un homme attrayant !

Ce n'est pas assez de dire qu'il cherchait toujours à s'entourer de gens doués et énergiques. Il était littéralement prêt à les « choyer », se réjouissait de leurs succès et leur pardonnait souvent des « faiblesses » qui, semblait-il, ne pouvaient échapper à son regard perçant.

Et lorsqu'on insistait en sa présence sur les « qualités négatives » de tel ou tel camarade, il interrompait brusquement les propos mesquins :

— Dites-moi plutôt quelle est sa ligne de conduite politique.

En même temps, quelle sollicitude envers les camarades, quelle bonté de cœur !

Lénine écrivait et lisait très vite, et avec des particularités charmantes. Il écrivait sans ratures, d'une jolie écriture perlée, soulignant d'un ou même de deux traits ce qui lui paraissait essentiel (surtout dans les messages privés). C'était souvent un avertissement amical : gare, ne glissez pas à cet endroit !

La lecture de Lénine avait aussi un caractère original : ses yeux vifs et brillants couraient prestement à travers les pages du livre ou du manuscrit, sans rien laisser échapper.

S'il prenait devant moi un livre nouveau, je ne pouvais m'empêcher de sourire... Qui chasse bien trouve, je le savais par expérience : malheur à qui n'était pas sincère ou qui faisait preuve d'un conformisme obséquieux.

Si le livre était à lui, Lénine ne craignait pas d'écrire en marge des remarques qui allaient droit au but.

Un soulignement et deux points d'interrogation : soyez sûrs que l'auteur a été pris en flagrant délit. Un « *hum, hum* » expressif, noté en marge, signifie qu'à y regarder de plus près on saura à quoi s'en tenir sur le compte de l'auteur...

La nature ardente de Vladimir Ilitch s'extériorisait par la célérité des gestes, l'éclat ironique des yeux admirables, une sorte d'élan naturel de tout son être, une perception aiguisée du monde environnant...

Une fois, aux dernières années de son activité, je lui demandai :

— Pourquoi n'essayeriez-vous pas, Vladimir Ilitch, de vous délasser un peu en écoutant de la bonne musique ?

— Impossible, Gleb Maximilianovitch : elle m'impressionne trop.

Et l'on sentait que cet homme, qui était maître de son entourage, l'était encore plus de soi-même.

Cette éducation, Lénine la devait naturellement à sa famille très unie, très douée, et aux événements peu communs, parmi lesquels l'avaient entraîné les destinées révolutionnaires de notre pays, mais avant tout il la devait à lui-même, à la discipline de fer qu'il s'était imposée dès le jeune âge et qu'il observa jusqu'à la fin de ses jours. Il avait le droit d'être exigeant envers les autres, parce qu'il l'était infiniment pour lui-même.

Lénine s'irritait d'entendre donner à quelqu'un la vague caractéristique de « brave homme ». « *Que m'importe qu'il soit « brave homme », répliquait-il. Dites-moi plutôt quelle est sa ligne de conduite politique...* »

Lénine était un camarade du parti, dans le meilleur sens du mot, et il n'avait pas son pareil sous ce rapport. De son vivant, nous sentions tous son regard amical et pénétrant nous surveiller sans relâche, et il se hâtait de venir à notre aide, plein de bonne volonté et de délicatesse, pour peu qu'il nous vit dans l'embarras. Entre amis, il devenait aussitôt l'âme de la société.

C'est dans son voisinage qu'on entendait les discussions les plus vives et les rires les plus joyeux. Très bien renseigné sur les particularités de chaque camarade, il savait aborder les gens selon leur caractère. Tout comme Marx, il ne détestait qu'une chose : l'affectation, la pose, la phraséologie.

Il a consumé ses forces, brûlé son cerveau génial au service de la plus grande révolution du monde. Peu avant la maladie qui devait l'emporter, à peine rétabli de l'accès précédent, il me disait avec un sourire confus : « *Je crois, en effet, que je me suis surmené...* ». Il parlait sur un ton interrogateur. En mourant, il se demandait encore si sa mise, la mise de sa vie entière, avait été suffisante.